

CHAPITRE III.

LE COMTE DE SHAFTESBURY.



27. — Le comte de Shaftesbury.

En 1699, Toland avait publié des *Recherches sur la vertu*, qui étaient l'œuvre d'un jeune déiste anglais, Antoine Ashley Cooper, troisième comte de Shaftesbury (1671-1713)¹. C'était pendant un voyage de l'auteur sur le continent et à son insu que cette publication avait été faite², mais Shaftesbury entra lui-même plus tard personnellement en lice et soutint la cause de la religion naturelle, quoique avec d'autres armes, avec

¹ Voir, Figure 27, le portrait de Shaftesbury. Reproduction du frontispice du t. I des *Characteristicks of Men, Manners, Opinions, Times, in three volumes*, by the Right Honorable Anthony, Earl of Shaftesbury. The fifth edition. Birmingham. Printed by John Baskerville. M. DCC. LXXIII. Au-dessous du portrait, on lit : *The Right Honorable Anthony Ashley Cooper Earl of Shaftesbury, Baron of Ashley of Winbourn, S. Giles, and Lord Cooper of Pawlett. — J. Closterman Pinx. Sim. Gribelin Sculp.*

² L'auteur en donna lui-même dans la suite une édition nouvelle, dans le tome II de ses Œuvres : *An Inquiry concerning Virtue and Merit, formerly printed from an imperfect Copy, now corrected and publish'd entire* (*Characteristicks*, édit. de Londres, 3 in-12, 1733, t. II, p. 5-176. Bibliothèque Mazarine, 22552). — Toland publia aussi, en 1721, les *Lettres du feu comte de Shaftesbury à Robert Molesworth*.

plus de modération et en meilleur style que John Toland.

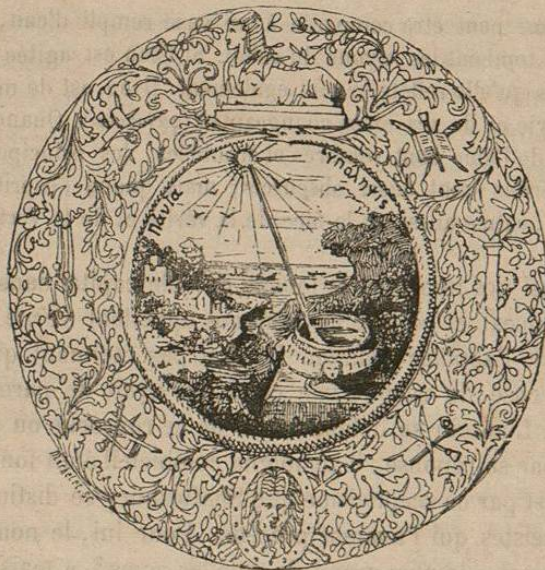
Locke avait été le protégé de son grand-père et le précepteur de son père; lui-même, il avait été élevé selon les principes du célèbre sensualiste anglais. Dans la suite, il devint l'ami et le correspondant assidu de l'incrédule Bayle. Il réunit ses œuvres diverses sous le titre de *Caractéristiques*¹, en y faisant graver des dessins allégoriques, dont il fournit le sujet et dirigea l'exécution.

Le premier de ces dessins, qui sert de frontispice à la collection entière, nous en fait bien connaître l'esprit et la tendance. Il a pour objet d'illustrer la maxime stoïcienne : Πάντα ἐπόληψις, « tout est *opinion*. » On y voit deux scènes principales : des vaisseaux dans un port et sur une mer tranquille, et un vase d'eau réchauffé par les rayons du soleil. La signification des navires au milieu des flots calmes est expliquée par ces pensées de l'empereur Marc-Aurèle :

Toutes choses sont de pures impressions de l'esprit et ces impressions, il dépend de toi de les gouverner. Éloigne

¹ *Characteristicks of men, manners, opinions, times*, by the Right Honourable Anthony, Earl of Shaftesbury, 3 in-8°, Londres, 1713. — W. M. Hatch a entrepris une nouvelle édition en 3 vol. in-8°, t. 1, Londres, 1870. On a publié en français les *Œuvres de mylord comte de Shaftesbury, contenant ses Characteristicks, ses Lettres et autres ouvrages*, trad. de l'anglais en français sur la dernière édition, 3 in-8°, Genève, 1769 (Bibliothèque Victor Cousin, B 5665-5667. Elle possède aussi la 5^e édit. anglaise, 3 in-8°, Birmingham, 1773, avec portrait, B 5588-90; plus *Original Letters of John Locke*, Alg. Sidney, and Lord Shaftesbury, in-8°, B 5573).

donc, quand tu le veux, de ton esprit, tes impressions, et tu seras comme le marin qui vient de doubler un cap; autour de toi sera le calme, la sécurité, une paix tran-



28. — Frontispice des *Caractéristiques* de lord Shaftesbury.

quille¹... Il est en notre pouvoir de ne nous former aucune impression sur les choses et de jouir ainsi intérieurement d'une paix imperturbable. Par elles-mêmes, les choses n'ont aucun pouvoir pour influencer sur notre esprit et le troubler².

¹ Marc-Aurèle, XII, 22.

² Marc-Aurèle, VI, 52.

Quant au vase d'eau sur lequel se jouent les rayons du soleil, c'est une pensée d'Épictète qui nous en donne le sens :

L'âme peut être comparée à un vase rempli d'eau, sur lequel tombent les rayons du soleil. Si l'eau est agitée, les rayons qu'elle reflète le sont également. Il en est de même de la vie et de ses idées changeantes (*φαντασται*). Quand les eaux de l'âme sont sombres et troublées, les principes et les vérités sont aussi obscurcis; mais quand l'esprit est calme, calme aussi est la face de la vérité et de la vertu¹.

Ainsi nos impressions jouent un rôle capital dans nos croyances, et ce que les hommes appellent vérité, on devrait l'appeler opinion. Il n'est pas étonnant qu'on ait accusé de scepticisme celui qui avait de pareilles idées. L'auteur se défendit mal de ce reproche ou plutôt, par sa réponse, il témoigna combien il était fondé².

C'est par ce scepticisme que Shaftesbury se distingue des déistes qui l'avaient précédé. Pour lui, le nom de déiste est « le plus grand de tous les noms³, » mais son déisme ne l'empêche point de douter à son gré. « Qui-

¹ *Characteristics*, édit. Hatch, t. 1, p. 395-396, Appendix III. — Voir Figure 28. Ce frontispice allégorique est signé : *Sim. Gribelin Sculps.*

² *Miscellaneous Reflections*, *Miscell.* II, ch. II, t. III, p. 71 et 1733, suiv. Pour lui, la foi elle-même n'est qu'une espèce de scepticisme : « Even the highest implicit Faith is in reality no more than a kind of passive scepticism. » P. 73. Il fait l'éloge formel du scepticisme, dans *The Moralists, a rhapsody*, part. I, sect. 2, t. II, p. 206-207.

³ « The name of Deist, the highest of all names. » *The Moralists, a rhapsody*, part. I, sect. II, t. II, p. 209.

conque n'a pas conscience d'avoir eu une révélation ou n'a pas une connaissance certaine (par ses propres sens) d'un miracle ou d'un signe, ne peut être qu'un sceptique. Le meilleur chrétien du monde, qui est privé de ces moyens de certitude et est obligé de faire dépendre sa foi en ces détails de l'histoire et de la tradition, est tout au plus un chrétien sceptique. Il n'a qu'une foi historique et critique, sujette à toute espèce de spéculations et susceptible de mille critiques différentes sur les langues et la littérature¹. »

C'est donc au nom du scepticisme philosophique que le comte de Shaftesbury fait la guerre au Christianisme et à l'Écriture Sainte. Il se place sur le terrain des principes, il évite d'entrer dans la discussion des faits, et il garde toujours des formes polies et pour ainsi dire diplomatiques. Il se pique d'être un homme de bon ton et de bonne compagnie; il croirait forfaire en s'abaissant au langage peu mesuré ou même injurieux de Blount et de Toland; il exprime au fond les mêmes choses contre la religion établie, contre le clergé et contre les Livres inspirés, mais il ne décoche ses traits qu'au moyen de l'ironie et en ayant l'air de plier le genou devant l'objet de ses attaques. Il est conservateur jusque dans ses hardiesses, bienveillant à sa manière, mais plein de morgue aristocratique, hautain et dédaigneux, railleur et moqueur sans rire, maniant froidement une plaisanterie qui ne déride jamais le lecteur. Il nous a révélé lui-même tout son procédé de

¹ *Miscellaneous Reflections*, *loc. cit.*, p. 72.

polémique, quand il a écrit dans son *Essai sur la liberté d'avoir de l'esprit* :

S'il n'est pas permis aux hommes d'exprimer sérieusement leurs pensées sur certains sujets, ils les exprimeront sous une forme ironique. S'il leur est interdit d'ouvrir la bouche sur ces sujets, ou s'ils jugent qu'il est dangereux de parler, ils doubleront leur déguisement, ils s'envelopperont de mystère, ils parleront de manière à être à peine entendus ou au moins à ne pas être complètement compris par ceux qui sont disposés à leur nuire¹.

C'est la méthode que l'auteur déiste et pyrrhonien a employée dans tous ses écrits. Au nom d'un scepticisme discrètement voilé, il réclame la tolérance et la liberté pour toutes les opinions, parce que nous ne sommes point sûrs, d'après lui, que ces opinions ne soient pas la vérité. Les déistes qui l'avaient précédé avaient réclamé la liberté de la presse et la tolérance, en attaquant les choses établies ; lui est plus habile, il respecte tout ce que respecte l'Angleterre, mais, ajoutait-il, comme tout le monde peut ne pas partager sa manière de voir, il demande qu'on respecte la manière de voir des autres.

Afin de ne point froisser l'anglicanisme, il évite, de parti pris, « de mentionner, en particulier, aucun mystère saint de notre religion ou aucun article sacré de notre foi². » Toutefois, s'il est prudent dans les attaques

¹ *An Essay on the freedom of wit and humour*, § IV, t. I, p. 71-72.

² *Miscellaneous Reflections*, Misc., II, ch. II, t. III, p. 70.

de détail, comme il prend sa revanche dans les attaques d'ensemble ! Parlant de lui-même à la troisième personne, il dit :

Quant à ce qui regarde la révélation en général, si je ne me méprends point sur le sens de notre auteur, il fait profession de croire, autant que cela est possible à celui qui n'a jamais connu par sa propre expérience ce qu'est une communication divine, soit par songe, vision, apparition, soit par quelque autre opération surnaturelle ; à celui qui n'a jamais été témoin oculaire d'aucun signe, prodige ou miracle quelconque. Plusieurs de ces miracles, fait-il observer, sont aujourd'hui, à ce qu'on prétend, donnés en spectacle au monde et l'on s'efforce de leur prêter exactement l'air et la ressemblance parfaite de ceux qui sont racontés dans la Sainte Écriture. A la vérité, il parle avec mépris de la moquerie des miracles et de l'inspiration modernes. Pour toutes les choses de cette espèce, qu'on prétend se produire dans *notre siècle*, il paraît porté à n'y voir qu'*imposture* ou *illusion* ; mais pour ce qui est rapporté des siècles passés, il paraît soumettre, avec une entière condescendance, son jugement à ses supérieurs. Il n'a point la prétention de se former de son propre fonds une opinion certaine ou positive, malgré toutes ses recherches sur l'antiquité et sur la nature des livres religieux et des traditions religieuses, mais, en toute occasion, il se soumet très volontiers et avec pleine confiance et assurance aux *OPINIONS établies par la loi*¹.

¹ *Miscellaneous Reflections*, Misc. II, ch. II, t. III, p. 70-71. Les mots soulignés le sont dans l'auteur. Il s'exprime à peu près dans les mêmes termes, *Miscell.*, V, ch. III, p. 315-316.

L'ironie de ce langage est palpable. L'auteur est plein de dédain et de mépris pour les miracles contemporains, que la loi n'oblige pas de croire. Quant aux miracles de l'Écriture et de la révélation, il n'a pu se faire une opinion certaine sur ce sujet, en dépit de toutes ses recherches; il a dit ailleurs que la certitude des faits passés s'amoindrissait en raison même de leur éloignement, il ne peut donc avoir de certitude là-dessus, seulement, en bon citoyen, il accepte les *opinions* « établies par la loi. » Ces mots sont sanglants. Les articles de foi ne sont que des opinions légales : il se soumet à la loi. Cette manière d'adhérer au Christianisme n'est-elle pas pire que l'apostasie ouverte et déclarée?

Shaftesbury procède toujours d'une manière analogue. Il n'attaque jamais de front, il fait une guerre souterraine par la sape et la mine. Notre religion est fondée sur sa propre histoire, sur les miracles de Jésus-Christ, sur l'inspiration des Écritures. Shaftesbury ne s'en prend pas à la religion en elle-même; il révoque en doute la certitude historique; il prétend que les miracles ne prouvent rien; il n'accepte avec Locke que l'expérience personnelle; il réduit l'inspiration, sans la nier, aux proportions d'un phénomène naturel. « L'inspiration peut être justement appelée un enthousiasme divin¹. » Celle des écrivains sacrés ne diffère point de celle des poètes et des héros². Elle est par là même sans valeur particulière. Avec une telle notion de l'inspiration, il est aisé de

¹ *A letter concerning Enthusiasm*, § 7, t. I, 1733, p. 53.

² *Ibid.*, p. 54.

se débarrasser de l'autorité de la Bible. Comme elle est l'unique palladium du protestantisme, c'est contre elle que lord Shaftesbury a imaginé de confondre ainsi l'inspiration divine avec l'enthousiasme purement humain. Il lance d'ailleurs aussi contre elle d'autres traits.

On lui objecte la Sainte Écriture et l'on affirme qu'elle est par elle-même un guide et une règle suffisante. On répète sans cesse ce mot fameux d'un controversiste célèbre de notre Église contre les théologiens d'une autre Église : « L'Écriture, l'Écriture est la religion des protestants¹. »

A cela, Shaftesbury répond qu'il est impossible de savoir quelle est la véritable Écriture Sainte et il se sert avec habileté des arguments qu'employaient les catholiques pour établir l'insuffisance de la règle de foi protestante². Mais il ne se contente pas de battre en brèche les principes de ses coreligionnaires, il ne se borne pas à prétendre qu'il est difficile de discerner les écrits véritablement inspirés de ceux qui ne le sont point; il ose soutenir, en appliquant sa manière d'entendre l'inspiration, que tous les peuples ont regardé comme « sacrées » et « inspirées » les œuvres de leurs plus grands poètes, et qu'ils ont fondé sur leurs récits miraculeux les notions de la religion vulgaire³. Il en vient enfin à affirmer qu'un sceptique ne peut guère voir, dans la collection de l'Ancien et du Nouveau Testament, « qu'une pure invention ou une compilation artificielle en faveur de la

¹ *Miscellaneous Reflections*, Misc. v, ch. III, t. III, p. 319-320.

² *Ibid.*, p. 320-321, 330-331.

³ *Ibid.*, Misc. v, ch. I, p. 231-232.

plus riche corporation et du plus profitable monopole qui pût exister dans le monde¹. »

Après avoir ainsi combattu l'inspiration des Écritures, Shaftesbury cherche à combattre le miracle, en soutenant qu'il est inutile et, bien plus, qu'il serait dangereux. Il le déclare d'abord inutile et sans valeur pour établir la vérité :

La contemplation de l'univers, ses lois et son gouvernement, voilà, affirmais-je, le seul moyen d'établir une croyance saine en la divinité. A quoi serviraient d'innombrables miracles, assaillant les sens de toutes parts et ne donnant aucun répit à l'âme tremblante? Si le ciel s'ouvrait soudain, si toute espèce de prodiges apparaissaient, si l'on entendait des voix, si on lisait au fond des âmes, qu'est-ce que cela prouverait? Qu'il y a certaines puissances capables de produire ces effets? Mais qu'est-ce que ces puissances? Y en a-t-il une ou plusieurs? Sont-elles supérieures ou subalternes, mortelles ou immortelles, sages ou folles, justes ou injustes, bonnes ou mauvaises? Tout cela demeurerait un mystère, de même que la véritable intention, l'infaillibilité ou la certitude de ce qu'affirmeraient ces puissances. On ne pourrait accepter leur témoignage dans leur propre cause. Elles pourraient réduire les hommes au silence, mais non les convaincre, car la puissance n'est pas une preuve de bonté et la bonté est le seul gage de la vérité².

Sans doute, la puissance n'est pas une preuve de bonté, mais la bonté n'est pas par elle-même le gage de

¹ *Miscellaneous Reflections*, t. III, p. 236.

² *The Moralists, a rhapsody*, part. II, sect. v, 1733, t. II, p. 333-334.

la vérité. S'il est certain que Dieu est tout à la fois la vérité et la bonté, il est certain aussi qu'il y a des êtres bons qui se trompent et des êtres méchants qui perçoivent et communiquent la vérité.

Shaftesbury va jusqu'à prétendre que le miracle dans le monde y produirait l'athéisme, parce qu'il serait une preuve de l'absence d'un ordonnateur dans l'univers, parce qu'il « apprendrait à chercher la divinité dans la confusion et à découvrir la Providence dans un monde irrégulier et disjoint... Nous sommes ennuyés, s'écrie-t-il dans ce langage incisif qui faisait sa force, nous sommes dégoûtés de l'ordre et de la régularité du cours de la nature. Les périodes, les lois fixes, les révolutions réglées et proportionnées ne nous touchent point et n'excitent point notre admiration. Il nous faut des énigmes, des prodiges, des sujets de surprise et d'horreur. L'harmonie, l'ordre, la concorde nous rendent athées; l'irrégularité, le désordre, nous convainquent de l'existence de Dieu! Le monde est un effet du hasard, s'il procède avec régularité; mais il est l'œuvre de la sagesse, s'il marche comme un fou¹! »

Les expressions sont fortes; la pensée n'est pas juste. Le miracle n'est pas un désordre, et une guérison merveilleuse, par exemple, n'est pas l'acte d'un fou. Quand un médecin habile sauve de la mort un malade qui aurait naturellement succombé sans le secours de son art, il ne trouble nullement l'ordre du monde; quand

¹ *The Moralists, a rhapsody*, part. II, sect. 5, v. 356, 258. Cf. p. 326, 330, et t. I, p. 297-298, 345.

Jésus-Christ, par un pouvoir surnaturel, rend la santé au paralytique malade depuis 38 ans, il n'agit pas en insensé, il agit en Sauveur. Shaftesbury est dupe des mots, ou bien il veut duper ses lecteurs avec des mots, lorsque il nous montre le miracle produisant le chaos et l'irrégularité dans l'univers. Une exception à une loi peut être, au contraire, une œuvre de souveraine sagesse. Certes l'ordre admirable qui règne dans le ciel et dans toute la création est une preuve frappante de l'existence de Dieu et de sa Providence, mais ce n'est point la seule. Nous pouvons d'ailleurs constater le miracle aussi bien que l'harmonie de l'univers, et s'il est des cas où l'on peut se demander de quelle puissance il émane, il en est aussi, comme dans ceux que nous raconte l'Évangile, où il est certain qu'ils ont Dieu pour auteur. Du reste, l'auteur des *Caractéristiques*, après avoir rejeté avec mépris tous les miracles qui ne sont pas racontés par les Écritures, devait finir par nier ceux des Écritures mêmes. Un grand nombre de protestants tombent dans le même piège. Ils méconnaissent et rejettent les miracles dans l'histoire de l'Église, ils n'acceptent point le surnaturel dans la vie des Saints, ils rompent ainsi la liaison et l'enchaînement des faits, et ils en viennent enfin à rejeter les faits miraculeux de la Bible, demeurés par là même isolés et comme sans appui. Le catholicisme est seul conséquent, en reconnaissant l'intervention miraculeuse de Dieu dans toute la suite de l'histoire de l'Église.

Conformément à sa tactique, Shaftesbury s'est borné à ces attaques générales. Il a fait de très rares incursions dans le domaine des faits particuliers et toujours

en s'entourant de mille précautions. C'est ainsi qu'il ne nie point formellement l'authenticité du Pentateuque, il la déclare cependant suspecte :

Ces livres sacrés, attribués au divin législateur des Hébreux, et traitant de sa mort, de son enterrement et de sa succession, aussi bien que de sa vie et de ses actes, ont-ils été écrits immédiatement par la plume du saint fondateur? Ne l'ont-ils pas été plutôt par une autre main inspirée, guidée par l'influence du même esprit? Je n'aurai même pas la présomption de l'examiner ou de le rechercher. Cependant nous observons en général, pour ce qui concerne les grandes affaires, en religion et en philosophie, que les grands et éminents acteurs étaient d'un rang supérieur à la classe des écrivains¹.

Une pareille insinuation ne prouve évidemment rien. Serait-il vrai que la plupart des grands législateurs ou des grands réformateurs n'ont rien écrit, il ne s'ensuivrait point que Moïse ne l'a pas fait. Les grands conquérants n'ont pas d'ordinaire raconté eux-mêmes leurs exploits, mais si Alexandre n'a pas été écrivain, cela n'a pas empêché César de nous laisser ses *Commentaires*.

Un détail à relever dans ce que dit Shaftesbury sur le Pentateuque, c'est que, comme le font plusieurs critiques de nos jours, il attribue aux Égyptiens une part considérable dans la formation de la religion mosaïque.

¹ « To the Writing-Worthys. » *Miscellaneous Reflections, Misc.* v, ch. 1 (*Characteristiks*, 1733, t. III, p. 246).

« Les mœurs, les opinions, les rites et les coutumes des Égyptiens eurent, dit-il, dès les temps primitifs, et de génération en génération, une influence notable sur le peuple hébreu, qui avait été leur hôte et leur sujet, et ils exercèrent sur sa nature un puissant ascendant¹. » Abraham leur avait emprunté la pratique de la circoncision². « Ce fut aussi de cette contrée, patrie des sciences occultes, qu'on présume qu'il avait appris, avec l'autre sagesse, celle de l'astrologie judiciaire, de même que ses successeurs y apprirent plus tard les arts prophétiques et miraculeux, propres aux mages ou aux prêtres de ce pays³. »

Personne ne prendra aujourd'hui au sérieux les dernières assertions de l'auteur. Moïse fit à l'Égypte quelques emprunts sans importance, mais, pas plus qu'Abraham, il ne lui emprunta l'art de la divination qu'il proscrivit au contraire sévèrement dans le Deutéronome⁴.

Telles sont, sur la religion et sur l'Écriture, les idées principales de celui que Voltaire a appelé « l'un des plus hardis philosophes de l'Angleterre⁵. » Elles sont dissimulées plutôt que mises en saillie dans ses ouvrages mêmes, surtout dans les plus anciens, où il sem-

¹ *Miscellaneous Reflections, Miscell.* II, ch. I, *Characteristiks*, 1733, t. III, p. 56.

² On peut voir, sur ce sujet, *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., t. I, p. 453-457.

³ Shaftesbury, *Miscellaneous Reflections, Characteristiks*, 1733, t. III, p. 53.

⁴ Deut., XVIII, 10-12.

⁵ *Homélies prononcées à Londres en 1765*, I, *Œuvres*, t. VI, p. 134.

ble s'attacher à défendre d'autres idées que le déisme et le scepticisme.

La nécessité d'exposer ses opinions dans un tableau d'ensemble nous a obligés de négliger l'ordre chronologique. Il est cependant à propos de dire quelques mots sur le développement progressif de son incrédulité. Le premier écrit qu'il publia lui-même est sa *Lettre sur l'enthousiasme*, adressée, en 1708, à lord Somers, président du Conseil¹. Depuis trois ou quatre ans, les réfugiés des Cévennes, connus en Angleterre sous le nom de « prophètes français², » y avaient excité beaucoup de troubles par leur fanatisme outré, et l'on se préparait à prendre contre eux de sévères mesures de répression. Shaftesbury publia sa lettre pour empêcher la persécution, en couvrant de ridicule les camisards devenus faux prophètes. Il réussit, et son langage satirique fit lui seul cesser leurs excès. Mais l'auteur, caractère froid et incapable d'émotion, porté à mal juger ceux qui avaient plus de sensibilité que lui-même, s'imagina sans doute que tous les hommes religieux étaient plus ou moins des enthousiastes et des fanatiques, et il érigea le ridicule en critérium de la vérité. Une croyance, d'après lui, doit supporter l'épreuve du ridicule, si elle est fondée. Que si elle est fautive, c'est la meilleure arme pour la tuer. Voilà ce qu'il prétendait dans son *Sensus communis, essai sur la liberté de l'esprit et sur l'usage de la raillerie*³.

¹ Elle a été traduite en français, in-12, La Haye, 1709.

² Voir, dans l'édition Hatch, des *Characteristiks*, t. I, p. 373-381, l'appendice sur les Prophètes français.

³ Publié en mai 1709. Cet écrit a été traduit en français sous le

Comme si le vrai et le beau ne pouvaient point devenir un sujet de rire pour l'homme léger et le cœur mal fait ! Comme s'il ne pouvait pas y avoir des Scarrons pour travestir des Virgiles ! Ces idées fausses se

titre d'*Essai sur l'usage de l'enjouement dans la conversation*, in-12, La Haye, 1710.

¹ Warburton, pour prouver que le ridicule n'est nullement une preuve de fausseté et d'erreur, donne l'exemple suivant dans sa *Divine Legation of Moses*, 4^e édit., Londres, 1765, t. I, p. XVI-XVII. Sulpitius écrit à Cicéron, l. IV, Ep. V : « Ex Asia rediens, cum ab Ægina Megaram versus navigarem, coepi regiones circumcirca prospicere. Post me erat Ægina ; ante, Megara ; dextra Piræus ; sinistra Corinthus : quæ oppida quodam tempore florentissima fuerunt, nunc prostrata, et diruta ante oculos jacent. Coepi egomet mecum sic cogitare : Hem ! nos homunculi indignamur, si quis nostrum interiit, aut occisus est, quorum vita brevior esse debet, cum uno loco tot oppidum cadavera projecta jaceant ? » — Quoi de plus juste et de plus sensé que cette réflexion ? Et cependant elle n'en a pas moins été tournée en ridicule par un célèbre poète burlesque français :

Superbes monuments de l'orgueil des humains,
Pyramides, tombeaux, dont la vaine structure
A témoigné que l'art, par l'adresse des mains
Et l'assidu travail, peut vaincre la nature !
Vieux palais ruinez, chefs-d'œuvre des Romains,
Et les derniers efforts de leur architecture,
Colisée, où souvent les peuples inhumains
De s'entr'assassiner se donnaient tablature,
Par l'injure des ans vous estes abolis,
Ou du moins la plus part vous estes demolis ;
Il n'est point de ciment que le temps ne dissoude.
Si vos marbres si durs ont senti son pouvoir,
Dois-je trouver mauvais qu'un meschant pourpoint noir,
Qui m'a duré deux ans, soit percé par le coude ? (SCARRON.)

» Ce qu'il faut observer tout d'abord ici, c'est la résistance supérieure de la vérité. Le poète burlesque, avant de pouvoir jeter un air de ridicule sur cet admirable sentiment, a été obligé de changer l'image et de substituer à Égine, Mégare, etc., les pyramides et le Colysée. Ces derniers, comme monuments de l'orgueil et de la folie

retrouvent dans ses publications postérieures, notamment dans ses *Réflexions mêlées*, consacrées en partie à défendre les ouvrages que nous venons d'indiquer. Dans le *Soliloque ou avis à un auteur*, publié en 1710, il manifesta de plus en plus son peu de respect pour l'Ancien Testament¹. En 1709, il avait néanmoins défendu avec éloquence l'existence de Dieu et de la Providence, dans ses *Moralistes, rhapsodie philosophique*. C'est spécialement dans cet écrit qu'il se montre déiste et rationaliste. Ses *Recherches sur la vertu* réduisent en système l'optimisme, et Diderot en a tiré ses *Principes de philosophie morale ou essai sur le mérite et la vertu*.

L'auteur des *Caractéristiques* est le seul écrivain déiste dont les œuvres aient une valeur littéraire. Une des autorités critiques de la Grande-Bretagne, Blair, dit à ce sujet :

Lord Shaftesbury est certainement un écrivain d'un grand mérite : on pourrait lire avec fruit ses ouvrages, pour ce qu'ils contiennent de relatif à l'étude de la philosophie morale, s'il n'y avait répandu, contre la religion chrétienne,

humaine, supportaient aisément un tour ridicule, tandis que les villes grecques, nourricières des arts et du commerce, le plus noble fruit de la sagesse et de la vertu de l'homme, se prêtaient beaucoup moins à paraître sous ce faux jour. Mais combien de lecteurs du poète ont-ils pu découvrir comment on leur donnait le change, lorsqu'il est très probable que lui-même ne s'en est pas aperçu... et qu'il a été le premier dupe de sa propre tromperie. »

¹ Simon a donné une traduction française de cet opuscule : *Soliloque ou entretien avec soi-même*, in-8°, Paris, 1771. Réimprimé sans nom d'auteur en 1773 sous le titre de *Conseils*, in-8°, Paris.

tant d'insinuations malignes et insidieuses, pleines d'aigreur et de fiel, qui ne font honneur à sa mémoire ni comme homme ni comme écrivain. Son style a des beautés de plusieurs genres : il est ferme et soutenu, riche et harmonieux. Nul autre auteur anglais n'a apporté autant de soin à la construction régulière de ses périodes, à la propriété des termes, à la cadence des phrases. Il en résulte que son langage a beaucoup de pompe et d'élégance, et il n'est pas étonnant qu'il ait été hautement admiré par quelques lecteurs. Cependant il est fort défigurés par sa raideur et son affectation perpétuelle. C'est là un défaut capital. Sa Seigneurie ne peut rien dire avec simplicité. Il semble avoir cru indigne de lui de parler comme tout le monde, et au-dessous d'un homme de qualité de s'exprimer comme le vulgaire. En conséquence, il chausse toujours le cothurne, il est plein de circonlocutions et d'une élégance artificielle¹. Dans chaque phrase, nous remarquons les traces du travail et de l'art ; rien de ce naturel aisé qui exprime un sentiment partant du cœur et coulant de source. Il aime à l'excès les figures et ornements de tout genre, il les emploie quelquefois avec bonheur, mais ce goût se montre trop, et quand il a rencontré une métaphore ou une allusion qui lui

¹ Shaftesbury ne nomme jamais un auteur que dans ses notes. Dans le texte, il le désigne toujours par des périphrases. Blair a relevé plus particulièrement ce défaut dans la leçon x : « Dans son traité intitulé *Avis à un auteur*, il emploie deux ou trois pages à parler d'Aristote, mais il ne le nomme jamais autrement que le maître de la critique, le puissant génie, le juge de l'art, le prince des critiques, le grand maître de l'art, le parfait philologue. De même ailleurs, le vénérable père de la poésie, le patriarche de la philosophie et un disciple de noble race et de haut génie, telles sont les seules expressions par lesquelles il consente à désigner Homère, Socrate et Platon. » Son portrait, p. 46, nous donne bien l'idée de cet homme apprêté et solennel.

plaît, il ne sait plus s'arrêter. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il faisait profession d'admirer la simplicité : il la loue toujours dans les anciens et il blâme les modernes d'en manquer, quoiqu'il en manque lui-même autant qu'aucun autre auteur moderne. Lord Shaftesbury possédait une délicatesse et un raffinement de goût poussé à un degré que nous pourrions appeler excessif et maladif. Mais il avait peu de chaleur et de passion, peu de sentiments forts et vigoureux, et sa froideur naturelle l'avait amené à recourir à cette forme artificielle et majestueuse qui distingue ses écrits. Il n'aimait rien tant que la raillerie et les traits d'esprit, mais il était loin de réussir en ce genre. Il essaie souvent, mais toujours avec gaucherie ; il est guindé jusque dans ses plaisanteries ; il rit, non pas naturellement, comme un homme, mais par effort, comme un écrivain¹.

Malgré ces défauts, peut-être même en partie à cause de ces défauts, qui ont beaucoup d'affinité avec l'esprit britannique, le style de lord Shaftesbury lui assura de nombreux lecteurs. La modération relative de ses attaques les rendit aussi plus dangereuses. Elles ne choquaient point au même degré que les violences de Toland ou les grossièretés de Charles Blount. Elles étaient d'ailleurs comme noyées dans un flot d'autres considérations et s'insinuaient dans l'esprit d'une façon imperceptible, sans effrayer celui qu'elles pervertissaient. Le vernis de scepticisme aristocratique et dédai-

¹ H. Blair, *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres*, Lect. XIX, édit. de New-York, in-8°, 1824, p. 188. Cf. la traduction française de P. Prévost, *Cours de rhétorique et de Belles-Lettres*, 2° édit., in-8°, Paris, 1821, t. I, p. 455-456.

gneux dont elles étaient couvertes achevait de les rendre pernicieuses, car nul venin n'est plus subtil et ne produit dans l'âme de plus grands ravages que celui du doute. Il n'y avait point jusqu'à cette arme de l'ironie, que l'auteur de la *Lettre sur l'enthousiasme* maniait si volontiers, qui ne fût funeste à plusieurs. Combien sont victimes du respect humain et redoutent le ridicule plus encore que l'erreur! C'est ainsi que Shaftesbury fut nuisible à la religion et à l'Écriture.

En séparant la morale de la religion, il fit aussi beaucoup de mal aux bonnes mœurs. Quand on enlève la barrière de la religion, le vice semble avoir autant de droits que la vertu. L'exemple de Mandeville (1670-1733) en fait foi¹. Bernard de Mandeville était d'origine française, mais il était né en Hollande et avait été naturalisé anglais. Sa fable des Abeilles (1714) est demeurée célèbre. Elle se composait de cinq cents vers; avec les commentaires qu'il y joignit plus tard, elle forma deux gros volumes².

Une ruche spacieuse, bien peuplée, vivait dans le luxe et dans l'aisance. Aucune société d'abeilles n'était plus heureuse, mais aucune aussi ne s'abandonnait plus librement à toute espèce de vices. C'était là précisément la source de sa prospérité. Tant que l'homme de loi y

¹ Ed. Engel, *Geschichte der englischen Litteratur* (t. IV de *Geschichte der Weltlitteratur*), in-8°, Leipzig, 1884, p. 315.

² *The Fable of the Bees or private vices, publick benefits*, 2 in-8°, 5^e édit., Londres, 1738 (B. N., Y 6622 B). La fable elle-même est intitulée : *The grumbling hive or knaves turned honest*, *ibid.*, t. I, p. 1-24.

fut un filou, le médecin un charlatan, le prêtre de Jupiter un paresseux et un ami de l'argent, le juge un vendeur de la justice, la ruche fut un véritable séjour de félicité :

*Thus every part was full of vice,
Yet the whole mass a Paradise¹.*

Ainsi chaque partie était remplie de vices,
Et cependant la ruche était un paradis.

Mais, hélas! un jour tous ces pécheurs eurent envie de se convertir. Les vices disparurent, et le bonheur disparut avec eux, tant il est vrai que le mal est un rouage essentiel dans la machine du monde!

*Fraud, Luxury and Pride must live,
Whilst we the Benefits receive².*

La fraude, le luxe et l'orgueil doivent vivre,
Puisque nous en recueillons le bénéfice.

Voilà où mène la négation de la révélation et du surnaturel³.

¹ *The Fable of the Bees*, t. I, p. 8.

² *Ibid.*, t. I, p. 23.

³ Les principales erreurs de Mandeville dans sa *Fable des Abeilles* ont été réfutées directement par J.-Fr. de Luc, *Observations sur les savants incrédules et sur quelques-uns de leurs écrits*, ch. xxx et suiv., in-8°, Genève, 1762, p. 302 et suiv.